

Les errements de la jeunesse allemande

Une étude sur le juvénilisme entre 1896 et 1945

Gérard Foussier*

» Deux évolutions ont marqué le 20^e siècle : le féminisme et la jeunesse, thèmes de nombreuses analyses dans le domaine des sciences sociales, deux mouvements sociaux propres aux bouleversements sociaux et économiques des sociétés européennes entrées dans l'ère industrielle, mais dont les contours diffèrent selon les sociétés et les époques.

Deutscher Juvenilismus

Das Wort gibt es im deutschen Wortschatz: In der Psychologie bezeichnet es die Jugendphase in normaler Ausprägung, in der Medizin definiert es eine leichte Form des Infantilismus. Gilbert Krebs hat es für seine französische Studie um eine weitere Bedeutung ergänzt:

Hiermit beschreibt der emeritierte Sorbonne-Professor „die deutsche Jugendbewegung“ und ihre Entwicklung zwischen Kaiserzeit und Nationalsozialismus – „vielleicht eine nostalgische Erinnerung für manche“, wie er meint, aber auch eine Warnung für die heutige Jugend. Red.



Gilbert Krebs

Les avatars du juvénilisme allemand

1896-1945



Gilbert Krebs, professeur émérite de civilisation allemande à la Sorbonne nouvelle, auteur de nombreux ouvrages sur la société allemande aux 19^e et 20^e siècles, consacre une étude à ce qu'il appelle le « *juvénilisme allemand* », né sous l'Empereur Guillaume II et qui cessera au milieu des années 1940 avec le

national-socialisme. L'auteur montre l'évolution des mouvements de jeunesse en Allemagne pendant toute cette période, depuis les velléités d'émancipation d'une partie de cette jeunesse face à l'autorité wilhelminienne jusqu'à l'instrumentalisation des jeunes par le régime hitlérien, en passant par le refus d'une République de Weimar pourtant en quête de démocratie au lendemain de la défaite de la Première Guerre mondiale. Une

quarantaine d'années, au cours desquelles les mouvements de jeunesse ont accompagné les restructurations politiques du pays.

En guise d'introduction, Gilbert Krebs apporte une précision sémantique de première importance en expliquant que la *Jugendbewegung* (littérale-ment : mouvement de jeunesse) est un terme qui dépasse la seule définition d'une organisation, dont l'objet principal est de « *regrouper selon divers critères des filles et des garçons, dont la principale caractéristique commune est leur jeune âge* ». En allemand, le mot a un sens plus vaste, surtout à partir de 1910, quand il était utilisé avec l'article défini (*die Jugendbewegung*) et le plus souvent avec l'adjectif qui s'impose (donc : *die deutsche Jugend-*

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD).

bewegung). Ceci dit, l'auteur réfute la définition d'un dictionnaire de la langue allemande paru en 1986, pour qui *Die Jugendbewegung* est « un mouvement présent entre 1900 et 1930 environ au sein de la jeunesse allemande, cherchant à donner un nouveau sens à sa vie, en particulier par la pratique des randonnées, du théâtre amateur, de la musique et des danses folkloriques » – qui selon l'auteur est réductrice, « même si elle correspond plus ou moins à la perception courante aujourd'hui en Allemagne ». Gilbert Krebs invite par ailleurs à bien distinguer entre enfance et jeunesse, pas seulement pour des considérations biologiques et psychologiques. La jeunesse est aussi une réalité sociale (qui dépend du milieu socioculturel dans lequel grandissent les jeunes, avec tout ce que cela comporte de différences, de modes de vie et de comportements) et une réalité politique (qui doit tenir compte du statut de chaque individu entre la puberté et l'âge adulte).

L'étude proposée par l'auteur présente donc la situation de la jeunesse allemande et les problèmes d'éducation en rapport avec la sphère politique et économique de chaque époque et décrit avec précision les diverses organisations, telles que le mou-



vement *Wandervogel* (les migrateurs) au sein de l'enseignement secondaire sous Guillaume II, la *Freideutsche Jugend* (la Jeunesse libre-allemande) et la *Bündische Jugend* (la Jeunesse ligueuse) au lendemain de la Première Guerre mondiale, ainsi que la *Hitler-Jugend* (Jeunesse hitlérienne) sous le Troisième Reich.

Avant la Grande Guerre de 1914-1918, les mouvements de jeunesse d'Allemagne avaient eu quelques contacts avec l'étranger, mais essentiellement avec les minorités allemandes en Europe centrale et orientale. Vers l'Ouest, les visites et les randonnées se faisaient généralement sans contacts avec les autorités du pays visité, ni même avec la jeunesse, sauf en Grande-Bretagne pour y découvrir le mouvement des *boy scouts* (né en 1908 sous l'impulsion du général Baden-Powell), et en Autriche après la guerre avec la Ligue de la jeunesse mondiale (*Weltjugendliga*) créée en 1919 à Vienne, rejointe par des groupes venus des Pays-Bas et de Suisse. En 1920, le mouvement scout allemand (*Pfadfinderbund*) prendra la décision, « après une longue série de dérobades, de reculs et de malentendus », de ne participer à aucun rassemblement international avec les mouvements étrangers, « tant que des soldats ennemis se trouveraient sur le sol allemand ». Le scoutisme allemand sera dissous par le régime national-socialiste en 1933.

En France, l'un des pères de la démocratie chrétienne est une figure de proue du catholicisme social : Marc Sangnier (1873-1950) avait créé en 1891 avec des étudiants préparant le concours d'entrée à l'École polytechnique Le Sillon, un mouvement aux objectifs sociaux et politiques qui devait incarner tous les espoirs de renouveau du catholicisme français. Sangnier voulait éduquer les jeunes de toutes les classes à la liberté et à la responsabilité. Il les appelait à s'engager pour la cause de la religion mise au service de la démocratie.

Dans son épilogue, l'auteur rappelle que les sociétés française et allemande ont été caractérisées pendant la première moitié du 20^e siècle par la prise en compte croissante des besoins spécifiques de la jeunesse, par la multiplication des dispositifs législatifs ou administratifs pour remédier à ses problèmes et par la prolifération des mouvements de jeunesse. Mais malgré des similitudes de détail, ni l'intensité, ni les effets ont été les mêmes dans les deux pays : « Ce fut seulement en Allemagne que ce phénomène prit les traits d'un véritable mouvement social » – le juvénilisme. Les premières organisations, créées par les Églises, des associations de gymnastes ou des sociétés de lutte contre l'alcoolisme, des partis politiques et des syndicats, ont été rejointes par des forces sociales antagonistes in-

téressées par le souci de gagner les faveurs de la jeunesse « *pour sauver l'âme et l'esprit de l'Allemagne menacés par l'irruption de la modernité et l'ouverture au monde extérieur* ».



Die Jugendbewegung des Marc Sangnier

Der katholische Denker und Politiker Marc Sangnier (1873–1950), Pionnier der französischen Jugendherbergsbewegung (die erste wurde 1929 gegründet), rief 1894 mit Studenten der Eliteschule *Polytechnique* die Bewegung *Le Sillon* ins Leben, mit dem Ziel, den Katholizismus mit den Idealen der Französischen Revolution von 1789 zu vereinen, als Alternative zur Arbeiterbewegung.

Er wollte vor allem die Jugend aus allen Klassen der Gesellschaft dazu animieren, sich für Freiheit und Verantwortung zu engagieren und für die Religion im Dienste der Demokratie. Seine Bewegung wurde 1910 aufgelöst, nachdem der Vatikan seine Ideen verurteilt hatte. Im Ersten Weltkrieg kritisierte Sangnier die neutrale Haltung des Papstes.

Red.

Nietzsche et la jeunesse

Friedrich Nietzsche lui-même proclamait, peu de temps avant sa mort, que seule la jeunesse était « *en mesure de remédier à la décadence de la culture allemande, à condition d'être capable de rejeter la fausse culture de son temps pour lui subsister d'autres valeurs culturelles plus conformes à l'esprit alle-*

mand ». Dans ses *Considérations intempestives (Unzeitgemäße Betrachtungen)*, publiées entre 1873 et 1876, il avait mis en garde en effet ses compatriotes contre l'illusion selon laquelle la victoire des armes en 1871 avait été une victoire de la culture allemande sur la culture française. Pour lui, la vie artistique et intellectuelle de l'Allemagne impériale était « *superficielle et corrompue par l'imitation de modèles étrangers ou historiques* ». Elle ne correspondait pas à « *l'esprit de l'Allemagne* ». Le philosophe avait critiqué l'importance donnée à la formation historique dans l'éducation de la jeunesse allemande et affirmé que l'histoire « *peut extirper les instincts les plus vigoureux de la jeunesse* », que sont l'ardeur, l'insolence, le dévouement et l'amour. Et il avait ajouté que « *l'histoire est même capable de frustrer la jeunesse de son plus beau privilège : l'énergie avec laquelle, dans l'excès de sa foi, elle plante en elle une grande pensée afin de faire croître dans son sein une pensée plus grande encore* ». Mais Nietzsche, cité par Gilbert Krebs, avait terminé avec des accents lyriques son analyse des méfaits de la culture historique par ces mots : « *Pensant à la jeunesse, je m'écrie : Terre ! Terre ! En voilà assez ! Plus qu'assez, de ce voyage de recherche passionnée et d'erreurs, sur de nombreuses mers inconnues. Une terre se montre enfin* ».

Friedrich Nietzsche assignait une mission à la jeunesse : ne pas chercher à remplacer les concepts anciens par de nouveaux, mais plutôt « *chercher à vivre* ». A la parole « *cogito ergo sum* », il faut selon lui, substituer cette autre : « *vivo ergo cogito* ». Il faut libérer la jeunesse et lui donner la parole – une jeunesse qui créera une véritable culture à partir de l'expérience, au lieu d'être obligée de conformer la vie à des valeurs historiques mortes. Gilbert Krebs replace ces propos dans le contexte de la philosophie nietzschéenne et relève que par leur caractère radicalement négateur les idées du philosophe ont agi sur la vie intellectuelle allemande de la génération de 1900 : « *la pensée de Nietzsche a fourni à cette jeunesse des mots d'ordre et des justifications pour ses combats* ». Le constat, valable pour tout le 20^e siècle en Allemagne, est amer : « *On affirme que la jeunesse représente une valeur en soi, mais c'est pour l'instrumentaliser aussitôt* ».

D'autres intellectuels allemands ont repris ce refrain critique, donnant dans leurs romans (par

exemple *Les Buddenbrook* de Thomas Mann en 1901) une nouvelle image de l'éducation de l'enfant et de l'adolescent : « *Le mouvement de réforme pédagogique était étroitement lié au nouveau discours de la jeunesse et ne pouvait nier sa parenté avec le mouvement du pessimisme culturel* ».

Tout au long de son étude, Gilbert Krebs s'attache à décrire aux différentes époques les bouleversements politiques et sociaux qui ont façonné (et secoué) l'Allemagne à plusieurs reprises et changé progressivement les rapports entre la société et la jeunesse, en ayant présente à l'esprit la situation matérielle et culturelle des jeunes Allemands, sans pour autant prétendre écrire une impossible « *histoire de la jeunesse allemande* ». L'auteur cite à ce propos une phrase de Pierre Bourdieu qui estimait en 1985 que « les jeunes », ce n'est qu'un mot et « la jeunesse » *a fortiori* : « *C'est un concept qui attrape tout, c'est-à-dire rien. Il faut le savoir* ». Et ce n'était ni une boutade, ni « *un mouvement d'humeur provoqué par l'usage répétitif et abusif de cette notion dans le débat public* », insiste Gilbert Krebs.

La naissance du juvénilisme

En octobre 1913, un grand rassemblement près de Kassel, sur le mont Meissner, a réuni plusieurs mouvements de jeunesse et d'étudiants, ainsi que des partisans d'une réforme de la vie culturelle et de l'éducation de la jeunesse – événement considéré aujourd'hui, après l'adoption d'une charte (la *Déclaration du Meissner*) comme le véritable acte de naissance du juvénilisme en tant que mouvement social prônant l'indépendance de la jeunesse. Thomas Mann fait dire à un étudiant randonneur dans son roman *Doktor Faustus* (paru en 1948) : « *Être jeune, c'est être spontané, rester proche des sources de la vie, pouvoir se dresser et secouer les chaînes d'une civilisation périmée, oser ce que d'autres n'ont pas eu le courage d'entreprendre ; en somme, se replonger dans l'élémentaire.* » On notera malgré tout que le roman de Thomas Mann avait pour toile de fond les causes de la catastrophe, vers laquelle l'Allemagne nazie avait entraîné le monde. L'idéologie juvéniliste non pervertie et instrumentalisée, fait remarquer Gilbert Krebs, n'a survécu que dans les rangs des groupes clandestins de jeunes, rebelles à l'ordre fasciste hitlérien.

Le 100^e anniversaire de cet événement a été célébré en 2013 en présence de plusieurs milliers de jeunes, sous le titre *Jeunesse en mouvement* (et non pas Mouvement de jeunesse). En 1963, 50 ans donc après le rassemblement du Meissner et 30 ans après l'arrivée de Hitler au pouvoir, plusieurs milliers d'anciens membres de *Die Jugendbewegung* (d'avant 1933) se sont retrouvés sur ces mêmes pentes de la région de Kassel à l'heure du bilan pour évoquer la responsabilité historique du mouvement : il n'a pas apporté son soutien à l'ordre démocratique de la République de Weimar, mais il ne s'est pas pour autant rallié à la doctrine du national-socialisme. C'est plus par passivité politique qu'il a contribué à affaiblir la république et par indifférence, par naïveté politique, voire par opportunisme, qu'il a assisté à l'avènement du Troisième Reich, « *succombant trop facilement aux mensonges et aux mirages* » que le parti nazi faisait miroiter à ses yeux, et acceptant sans se révolter tous les sacrifices demandés par le régime.

Le théologien protestant Helmut Gollwitzer (qui soutiendra en 1968 le mouvement contestataire étudiant, après avoir participé dans sa jeunesse au mouvement juvéniliste, a dressé en 1963 un bilan sans complaisance, soulignant par exemple que la jeunesse du début du 20^e siècle n'avait pas cherché une idéologie, mais à « *réaliser un idéal personnel et collectif fondé sur l'authenticité, la vérité, la tolérance mutuelle et le refus de l'uniformité* ». Il a retenu que « *la jeunesse n'a pas voulu ou su reconnaître que son nombrilisme était une erreur* ». Pour lui, le seul régime à même de pratiquer les vertus revendiquées alors par la jeunesse, était la démocratie : le juvénilisme allemand, a poursuivi Helmut Gollwitzer, « *a sombré avec la défaite de l'Allemagne, sous les décombres et dans la désolation en laissant derrière lui un monde qui n'avait aucun rapport avec ses attentes et ses espoirs* ».

Conclusion de Gilbert Krebs : le juvénilisme allemand n'est plus qu'« *un souvenir, nostalgique peut-être pour certains, mais ni une référence ni un modèle à faire revivre – au contraire, une mise en garde contre le retour des mêmes errements* ».

Gilbert Krebs, *Les avatars du juvénilisme allemand 1896-1945*. Presses Sorbonne nouvelle, Paris, 2015, 366 pages.